

me 14568

DU MEME AUTEUR

SUR LE PERE DE MONTFORT :

SAINT LOUIS-MARIE DE MONTFORT. Collection « Les Saints de France » — *Bonne Presse*.

DILEXIT... DILIGES : toute la dévotion au Sacré-Cœur avec le Bienheureux de Montfort — *Beauchesne*.

CANTIQUES AU SACRÉ-CŒUR DU BIENHEUREUX DE MONTFORT. — *Beauchesne*.

SUR LA SAINTE VIERGE :

LA GERBE DE MISTRAL A L'AUTEL DE MARIE. — *Bloud et Gay*.

STATIONS AUX NOTRE-DAME DE PARIS. — *Desclée de Brouwer*. Prix Berger 1937.

LITANIES DE NOTRE-DAME DE LA BANLIEUE. — *Alsatia*. Couronné par l'Académie Française.

LE JUBILÉ DU VŒU DE LOUIS XIII. — *Alsatia*.

AUTRES OUVRAGES :

LE ROSAIRE DE SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX. — *Gallimard*.

LES DOUZE PROMESSES DE PARAY. — *Téqui*.

LE PÈRE DE MONTFORT

par

ses meilleurs historiens :

RENÉ BAZIN

HENRI BREMOND

DANIEL ROPS

GARRIGOU-LAGRANGE

PIERRE de la GORCE

CARDINAL MERCIER

JEAN YOLE

etc...

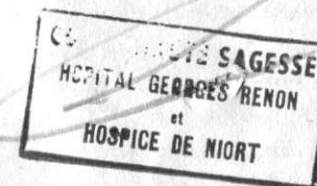
présenté par l'Abbé Alphonse DAVID

LIBRAIRIE MARIALE

23, Rue de Fleurus, 23
PARIS (VI^e)

Nihil obstat
Parisiis, die 11 Junii 1947
E. LECESTRE, Ch. Pr.

Imprimeur
Parisiis, die 11 Junii 1947
A. LECLERC v. g.



PREFACE

Les grands anniversaires, cinquantenaires ou centenaires, sont l'occasion, pour les revues, d'un hommage à collaboration multiple. Ces numéros exceptionnels ou ces tirés à part ont la faveur d'un large public. Ils présentent l'inconvénient d'un certain manque d'unité et courent le risque de redites; ils constituent en compensation un petit musée littéraire au portrait varié signé par des maîtres ou des spécialistes.

Voilà ce que voudrait réaliser ce « PERE DE MONTFORT », en l'année de la canonisation (20 juillet 1947) de ce nouveau Saint de France, géant de la mission et chef d'école de la spiritualité mariale. Ce n'est pas, à proprement parler, une nouvelle biographie, il y en a tant ! C'est le « Salon » où sont conviés à exposer, pour notre plaisir et notre édification, des écrivains de qualité qu'a séduits une si originale et si riche personnalité. On aime avoir sous la main, pour s'enchanter à les regarder, les portraits, aux différents âges de leur vie, dans les attitudes diverses de leur pensée ou de leur activité, des êtres chers au cœur ou à l'esprit.

Plaisir d'amateur, d'esthète, de dilettante assez déplacé, penseront peut-être quelques-uns. Du saint, il faut recueillir les leçons et imiter les exemples. Cela vaut mieux que de s'abandonner aux charmes des facettes brillantes de leur pensée ou à la magie du style de leurs portraitistes.

Mon Dieu ! Je sais bien que des mécréants de vie et de plume s'entourèrent de belles madones italiennes dont la présence chez eux était un hommage à l'art et non à la vertu. Faut-il pour autant se condamner au médiocre, préférer l'image en série du quartier Saint-Sulpice à l'œuvre de l'artiste, nous interdire l'agréable à côté de l'utile ? Foin d'un jansénisme qui excommunie l'humanisme.

Aussi bien, une collection de ce genre peut servir auprès de quelques-uns la gloire d'un Montfort et, au delà de sa personne les vertus de la spiritualité qu'il représente et qu'il incarne.

— Qu'est-ce à côté de la haute voix de l'Eglise qui le canonise ?

— Certaines oreilles sont plus sensibles à des voix moins retentissantes mais plus proches. Plusieurs même, dont on s'y attendrait le moins, en sont restés à l'idée d'un Montfort puissant missionnaire de campagne et propagateur d'une pratique un peu ésotérique et discutable de dévotion à la très Sainte Vierge. Ils ne seraient pas moins étonnés d'entendre l'Eglise proclamer quelque jour Docteur de la dévotion à Marie, ce missionnaire ambulant, déployant ses bannières et ordonnant des processions, qu'ils le furent du Doctorat de son devancier, Saint Antoine de Padoue, le patron des objets perdus. Qu'un Pierré de La Gorce fasse un tel cas de son incidence sur la marche de l'histoire, qu'un Cardinal Mercier, qu'un Garrigou-Lagrange, un Bremond tiennent de si grande valeur sa spiritualité, qu'un Bazin, un Chaigne, un Yole soient séduits par cette figure originale et l'empreinte toujours visible qu'il a laissée sur les contrées qu'il a traversées, ceci ou cela ne peut-il pas leur être un sujet de réflexion et les amener à reviser leur jugement et leur sentiment ?

Enfin dans la pullulation des « vies » du Père de Montfort, cette rétrospective apporte un élément de nouveauté. Sans doute ne constitue-t-elle pas une histoire complète. Pourtant, le memento chronologique, l'ordonnance de ces images essen-

tielles, leur présentation liminaire, en font en somme une sorte d'anthologie biographique. Les lecteurs qui y trouveront plaisir et profit seront reconnaissants aux Editeurs et aux Auteurs dont la bienveillance a autorisé ces reproductions, comme je le leur suis moi-même.

Alphonse DAVID.

Chapelain d'honneur de Notre-Dame de Paris.

Frontispice :

HISTOIRE D'UN PORTRAIT

par

le R. P. Fernand FRADET, s. m. m.

Presque toutes ses biographies arborent en hors texte le même portrait du P. de Montfort. On aimera d'en connaître l'origine et la valeur. Voici ce qu'en écrivait le P. Fernand Fradet s. m. m., au début d'une série d'articles sur « Le Bienheureux Père de Montfort dans l'iconographie chrétienne ». (Le petit missionnaire de Marie, nov.-déc. 1919 — janv.-fév. 1921.)

*
**

Le tableau que j'appellerai classique, le montre debout, mains jointes, devant une table qui supporte un crucifix, une statuette de la T. Ste Vierge, et des instruments de pénitence : c'est l'attitude des plus anciennes gravures. Dans la suite, on ajoutera une tête de mort, les règles de ses deux instituts, en volume ou en rouleau, une plume. Plus tard encore, le livre de la « *Vraie dévotion à la sainte Vierge* ». Le bienheureux porte le rabat blanc ; quelques modèles anciens l'ont cependant supprimé ; un chapelet est attaché à sa ceinture.

Ce portrait, universellement répandu, nous donne-t-il la physionomie de l'homme de Dieu ?

Quand Marie-Louise de Jésus, première fille de la Sagesse, vint à Rennes, appelée par la Présidente de Montigny, pour y fonder la première école de sa congrégation, elle trouva, parmi les quelques meubles dont sa première bienfaitrice dotait l'établissement, un portrait du Fondateur, conservé jalousement jusqu'à nos jours à la clinique de Rennes. Quelle est l'origine de cette toile ? Est-il croyable que le Missionnaire ait consenti à poser ? Sa charité, bienveillante à toutes les indiscretions,

céda-t-elle aux instances de quelque noble famille de ses amis ? Il est regrettable que l'histoire ne nous ait légué aucun détail sur ce point... Mais c'est évidemment ce tableau qui a inspiré tous les autres, peut-être même celui dont nous allons parler, et sur la provenance duquel on est encore réduit aux conjectures.

Allez à la communauté de la Sagesse, à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Dans un des modestes parloirs (le deuxième à gauche de la porte d'entrée), une toile de petites dimensions attire vos regards : elle représente un prêtre sur son lit de mort. Il ne faut pas longtemps pour reconnaître, aux traits du visage, notre Bienheureux : « taille au-dessus de la médiocre, constitution forte et robuste, mais affaiblie par ses fatigues et ses austérités ; air plein de grandeur et de bonté ; joues assez vermeilles, visage long, front large et élevé, yeux grands et vifs, et cependant très modestes ; nez aquilin, sans être trop cavé, comme on le représente ; menton un peu long ; cheveux châains, plats et fort courts, retombant modestement sur le haut de la tête, un peu au-dessus du front ».

Ce qui frappe au premier regard, ce n'est certainement pas l'air d'austérité, voire de rudesse, qu'on a parfois, à tort, attribué au Bienheureux. Non : cette figure est faite de noblesse et de bonté, et il est désormais acquis à l'histoire que ce saint personnage, qui attirait à lui les pécheurs, non par unités, mais par villes entières, fut un homme aimable, poli, avenant. Pour rester dans notre cadre, avouons que rien, dans le physique du missionnaire, ne fait conclure autre chose.

Si nous ne savons, jusqu'ici, rien de l'origine de ce précieux document, il n'est pas sans intérêt de raconter comment il vint en possession des enfants du Bienheureux. En 1888, le R. P. Deval prêchait à Beauvoir-sur-Mer (Vendée), la retraite de première communion et de confirmation. Dans une visite qu'il fit, en compagnie de M. le Curé, à Madame Veuve Dupleix, âgée de plus de 80 ans, et bienfaitrice insigne de toutes les œuvres paroissiales, il remarqua dans sa chambre une peinture qui le frappa étrangement, par la ressemblance du personnage avec les portraits ordinaires du P. de Montfort.

Convaincu qu'il se trouvait en présence d'un portrait authentique, et peint par un témoin oculaire, il n'hésita pas à demander à Madame Dupleix de lui donner ce vieux tableau.

— Jamais, répondit-elle ; c'est un tableau qui est dans ma famille depuis plus de 150 ans, et qui doit appartenir à l'aîné

de mes enfants. Je dois donc moi-même le laisser en héritage à mon fils aîné, le commandant. Vous pourriez le couvrir de pièces d'or que je ne vous le céderais pas, tant on y tient dans la famille.

— Mais, Madame, vous ne pouvez pas me le refuser ; à mon avis, c'est le portrait du P. de Montfort, qui vient d'être béatifié... Sauriez-vous quelle est l'origine de ce tableau ?

— C'est sans doute l'œuvre d'un membre de la famille, puisque nous y tenons tant...

— Si vous vouliez me le donner, je paierais une belle statue du Bienheureux pour l'église de Beauvoir, et je viendrais prêcher un triduum pour son installation.

M. le Curé parla dans le même sens que le missionnaire. Madame Dupleix consentit bientôt à le céder, disant qu'elle le remplacerait, et que son fils serait content. Le Père emporta son trésor.

La famille Dupleix compte parmi ses ancêtres le fameux Dupleix, gouverneur général de Pondichéry et de la Compagnie des Indes, au XVII^e siècle... Il est possible qu'un membre de sa famille se soit trouvé à Saint-Laurent-sur-Sèvre lors de la mort du Bienheureux, et qu'il lui fut permis de reproduire les traits du missionnaire exposé sur son lit de mort.

Mais revenons de cette longue digression qui n'est que de l'histoire. Les traits de ce curieux tableau sont ceux que vous retrouvez dans les innombrables portraits qui vont suivre ; le corps a seulement été redressé ; les mains sont demeurées jointes ; les yeux baissés : dans la suite, on les entr'ouvrit, pour donner au visage une expression plus vivante. Il restait à disposer devant le Bienheureux ce qui avait été l'objet de son amour et les emblèmes de ses œuvres. C'est ce que nous appelons « *le tableau de Rome* », le plus vénérable et le plus authentique des portraits, puisqu'il est une copie, à peine retouchée, de la toile qui fixa les traits du P. de Montfort au dernier jour de sa vie.

« *Le petit Missionnaire de Marie* », novembre-décembre 1919, p. 422-425.

MEMENTO BIOGRAPHIQUE

(1673-1716)

- 1673 — Naissance à Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine).
- 1685 à 1693 — Etudes au collège Saint-Thomas-Becket, à Rennes.
- 1693 à 1700 — Etudes à la communauté de M. de La Barmondière, à la communauté de M. Boucher, au Petit Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.
- 1700 — Ordination sacerdotale.
- 1700 à 1705 — Aumônier d'hôpital à Poitiers et à la Salpêtrière.
- 1705 à 1706 — Missions dans la ville de Poitiers.
- 1706 — Pèlerinage à Rome.
- 1706 à 1708 — Missions en Haute-Bretagne.
- 1708 à 1711 — Missions dans le pays nantais.
- 1711 à 1716 — Missions dans les diocèses de Luçon et de La Rochelle.
- 1712 — Composition du *Traité de la vraie dévotion*, dans l'Ermitage de Saint-Eloi.
- 1713 à 1715 — Fondation de la *Compagnie de Marie et des Filles de la Sagesse*.
- 1716 — Mort à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée).

PREMIERE PARTIE

AVANT LES GRANDES ANNEES

PREMIERE PARTIE

AVANT LES GRANDES ANNEES

I. — LES HORIZONS DE SON ENFANCE ET DE SA JEUNESSE

par

Louis CHAIGNE

Louis Grignion naquit le 31 janvier 1673 à Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine) appelé alors Montfort-la-Cane, à cause de sa légende ancestrale qu'on va lire. Par dévotion à la Très Sainte Vierge, il prit à sa confirmation le prénom de Marie, et par esprit de détachement des liens du sang, il signa plus tard : de Montfort. Aussi n'est-il plus que Louis-Marie de Montfort, comme François Bernardone n'est plus que François d'Assise.

Né à Montfort il n'y vécut guère. La Bachelleraie-en-Bédé, où il fut mis en nourrice chez la mère André; le Bois-Marquer-en-Iffendic, récente propriété de son père, où s'écoula son enfance sans histoire; Rennes, où il fit ses études chez les Jésuites, au Collège Saint-Thomas Becket : voilà jusqu'à sa vingtième année, ses horizons quotidiens, que Louis Chaigne nous restitue de quelques coups légers et délicats de sa plume, bien de sa manière.

**

Les horizons de son enfance et de sa jeunesse... ce sont, en premier lieu, ceux de Montfort, qui commande la vallée du Meu, non loin de la mystérieuse forêt de Brocéliande où Viviane

passait dans son manteau constellé, où retentissaient les incantations du faux messie Eon de l'Etoile. Il y est né le dernier jour de janvier de cette année 1673 qui vit Louis le Grand poursuivre en Hollande la plus implacable des conquêtes. Pendant plusieurs siècles, une cane légendaire, accomplissant la promesse d'une jeune vierge menacée par un entreprenant seigneur, traversait, paraît-il, une fois l'an, la rivière qui se glisse le long de la petite ville moyenâgeuse, pénétrait dans une des trois églises et, s'inclinant devant l'autel, y simulait la prière de l'adolescente. Rue de la Saunerie, dans une maison aujourd'hui restaurée et méconnaissable, qu'annonce une grille, le futur saint connut, sous la fêrue d'un père sans indulgence (avocat, il représentait le type du petit bourgeois d'esprit court et obstiné), une atmosphère familiale qui impose le souvenir de celle de Combourg, si terrifiante dans les amples évocations désabusées de Chateaubriand. Au milieu de dix-sept frères et sœurs, une rieuse et charmante petite-fille, Guyonne, qu'il appelait Louise et qui plus tard se fera religieuse, sera la calme Lucile de ce René authentiquement chrétien.

Ces horizons premiers, ce sont encore ceux de la Bachelleye-en-Bedée, village perdu de la sauvage Bretagne, chez sa nourrice, la mère André, qui lui apprit l'expressif langage du peuple et lui communiquera ce sens de l'âme populaire qui, plus tard, l'aidera beaucoup dans ses missions. Ce sont ceux de la gentilhommière du Bois-Marquer, en Iffendic, qui n'est plus aujourd'hui qu'une modeste ferme, et où il fit sa première communion, fut confirmé et vécut jusqu'à sa douzième année. Ce sont ceux de Rennes, la ville capitale, où il commença ses humanités chez les Jésuites. Des amitiés exceptionnelles se cristallisaient autour de lui sans qu'il les eût expressément désirées, celle notamment de ce Blain qui fut pour lui ce que pour Saint Louis fut Joinville et qui porta sur son modèle cet insigne témoignage : « Il avait le cœur aussi tendre que personne ». A Rennes, Louis Grignon n'est dans son plus heureux climat qu'au milieu des chapelles. A l'âge où les passions, d'ordinaire, bouillonnent, il se plaît en d'interminables stations auprès de la Femme élue entre toutes les femmes. Il s'enchant des aimables et multiples vocables sous lesquels on l'invoque : Notre-Dame de la Paix, gracieuse et douce, qu'un frère carme avait fait bénir à Rome et portée jusqu'en Terre Sainte; Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, évocatrice d'une victoire de Charles de Blois; et Notre-Dame des Miracles, si ravissante avec son manteau d'hermine

et son royal poupon bénissant. Tout enfant, il s'est librement consacré à ce souverain patronage. Les images de sa Dame lui font négliger les autres. Il rougissait en l'entendant nommer. Il l'aimait en les êtres les plus disgraciés de ce monde, qu'il recherchait spécialement et dont il baisait tendrement les pieds. Il n'est pas deux amours. Un cœur de jeune homme n'a de cesse qu'un amour vivant et beau ne l'occupe. Celui de Montfort, plus exigeant, a choisi cette part meilleure, qu'aucun accident ne peut ravir.

« *Le Bienheureux Louis-Marie GRIGNION de MONTFORT.* »

J. DE GIGORD, Editeur, Paris.

II. — SA FORMATION CLERICALE A SAINT-SULPICE

par

Mgr Jean CALVET

C'est au pied d'une de ces Notre-Dame, à genoux devant Notre-Dame de la Paix, que le collégien de Rennes a la révélation de sa vocation.

Une parisienne, de passage dans sa famille, Mademoiselle de Montigny, se charge de son entrée et de sa pension à Saint-Sulpice, le séminaire modèle de Monsieur Olier, dont on parle par tout le royaume.

Pendant sept ans (1693-1700), il va poursuivre sa formation cléricale successivement à la communauté de M. de La Barmondière, au collège Montaigu, au Petit Séminaire de Saint-Sulpice.

Il se révèle immédiatement ce qu'il est et ce qu'il restera sa vie durant : tout d'une pièce, l'homme de l'absolu, un Saint hors série.

Ce fut le drame de son séminaire : le corps-à-corps du radicalisme de sa vertu avec le conformisme des règles communes.

Ce qu'on nomme ses singularités est d'abord cette singularité, celle de la vertu héroïque.

Mgr Calvet, le portraitiste des originalités de Montfort, a campé bien droit ce séminariste de vingt ans, qui, déjà et pour toujours, sort du rang, se singularise à la façon des Saints de grand modèle, se fixe dans une attitude rigoureusement évangélique.

...Sous la conduite du Père Descartes — neveu du grand philosophe — Louis-Marie décide qu'il sera prêtre malgré l'opposition de son père...

Et voilà Louis-Marie Grignon de La Bachelleraie qui entre dans l'absolu. Il dit adieu à sa famille... il se dépouille de tout... il refuse le cheval qu'on veut lui donner pour faire le voyage ; il distribue aux pauvres les dix écus de provision qu'on l'a forcé d'accepter. Et il part, à pied, pour Paris. Il a pour tout trésor le vêtement qu'il porte sur lui, son rosaire et une statuette de Marie, sa souveraine.

Il a vingt ans et la joie de son sacrifice chante dans son cœur. Il va à pied sous une pluie battante qu'il prend pour une grâce de Dieu. Il mendie sur la route, rebuté par les gens comme il faut, bien accueilli par les pauvres. Sous la pluie ou sous le soleil, les habits percés, les pieds en sang, il rit et il chante ; il chante les chants liturgiques ou ceux qu'il a composés lui-même à la gloire de Marie. Poète comme François d'Assise, il répand son âme dans la beauté du monde, plus attentif en réalité à ses visions intérieures qu'au spectacle terrestre qui pourrait le distraire de Marie sa Mère et de Jésus crucifié.

Le voilà à vingt ans, du premier coup dans son attitude définitive, il a rompu pour toujours avec le conformisme social, avec le conformisme chrétien, il est à part, il est en marge, et rien ne pourra le ramener à prendre la file. Il suit sa route personnelle vers Dieu. Soupçonne-t-il ce qu'il lui en coûtera ? Peut-être pas ; mais s'il prévoyait qu'il lui en coûterait beaucoup, sa joie serait totale, car il souhaite souffrir, être honni, rebuté, crucifié avec son Christ.

On devine dans quel état il arriva à Paris, sans chapeau, la chaussure percée, les habits en loques. Mme de Montigny fut stupéfaite : Louis-Marie de Montfort commençait à scandaliser les bonnes âmes. Comment présenter ce chemineau aux dignes supérieurs de Saint-Sulpice, dans une maison où tout était si rangé, si décent, si convenable ? Elle fit entrer son protégé dans une maison plus modeste, au séminaire des pauvres de M. de la Barmondière. Les élèves devaient rendre quelques services matériels, mais ils avaient tout leur temps pour suivre les cours de théologie en Sorbonne et pour se former aux vertus ecclésiastiques.

Louis-Marie était prêt à tout, heureux d'avoir été mis au rang des pauvres. Mais M. de la Barmondière mourut, sa maison fut dispersée et le séminariste dut accepter d'entrer dans un séminaire plus pauvre encore, la communauté des pauvres écoliers. Ici, c'est le dénuement total. Les séminaristes doivent faire la cuisine et le ménage ; quand les ressources essentielles man-

quent, il faut sortir, aller quêter, tendre la main comme des mendiants. Ce qui pour la plupart est une honte ou du moins une gêne, est pour Louis-Marie une joie de choix. Il a trouvé ce qu'il cherchait, la pauvreté de Jésus « Heureux les pauvres ! » et il est heureux. Rien ne le rebute. Une des occupations qui assurent à la maison les plus larges aumônes, c'est la veillée des morts. Et Louis-Marie demande comme une faveur d'aller veiller des morts. Ces heures de solitude nocturne, face à face avec des cadavres, sont pour lui des heures d'élection, où rien n'entrave l'oraison. Afin de tuer en lui définitivement le vieil homme, on raconte qu'il découvrait le visage des morts afin de contempler de plus près la condition humaine dans sa définitive réalité. Plus tard, dans ses sermons de mission, il se souviendra de cette confrontation avec la mort, et c'est ce qui donnera à sa parole cette vivacité, cette pointe de lance qui pénètre les imaginations et les cœurs.

Cependant, à son insu, il était remarqué ; on parlait de lui comme d'un écolier original et comme d'un saint. On parlait de lui à Saint-Sulpice ; et une bonne dame ayant offert de payer quelque chose pour sa pension, il y fut admis. Mais, le mettant au rang des pauvres, on décida qu'il ne suivrait pas les cours de la Sorbonne et qu'il se contenterait pour ses études des livres de la maison.

Et les épreuves commencèrent. Il était laid, un visage irrégulier, un très grand nez, une grande bouche, de grands yeux qui semblaient égarés ; un costume pauvre, des manières gauches. Toujours replié sur lui-même, parlant peu, incapable de plaisanter, suivant en communauté une sorte de règle particulière qui le tirait de la foule, tombant à genoux brusquement sans motif apparent et n'importe où. On devine comment ce séminariste hors série fut accueilli par ses camarades.

Les plus charitables tentèrent de lui faire comprendre que la perfection qu'il cherchait, lui imposait le devoir de s'accommoder au plus grand nombre, et que la récréation joyeuse, d'après les meilleurs auteurs spirituels, est aussi un exercice de la journée chrétienne. Louis-Marie était bon et plein de bonne volonté ; il entreprit de se mêler aux récréations de ses camarades et pour prendre part aux joyeux devis, il s'appliqua dans sa cellule à copier un recueil de bons mots et de calembours, qu'il débitait ensuite comme une leçon apprise. Mais le cœur n'y était pas. Il n'avait pas l'esprit de communauté.

Les directeurs de la maison entreprirent de le lui inoculer. Deux surtout, M. Lechassier et M. Brenier, tiennent dans sa vie une grande place. C'étaient de bons sulpiciens, hommes de doctrine, de piété, de bon sens ; ils avaient pour mission de former des prêtres suivant l'esprit de M. Olier, et d'abord des séminaristes réguliers, conformes à un type bien établi une fois pour toutes. Louis-Marie était loin de cet idéal ; il s'agissait de le raboter durement pour le rendre conforme aux autres. Il y a, pour ce faire, une stratégie, une pédagogie qui comporte des duretés effrayantes pour la nature humaine. En particulier, et en public, Louis-Marie fut accablé de ces savantes avanies qui avaient pour but de le dresser à la vie de communauté et aussi de mettre à l'épreuve son caractère : on verrait bien si les singularités qu'il affichait étaient des moyens pour l'amour-propre de se mettre en montre ou des impulsions de la grâce. Après des mois d'application, M. Lechassier et M. Brenier durent se déclarer vaincus. Louis-Marie faisait effort pour ressembler à tout le monde, mais il n'y arrivait pas ; quant aux humiliations qu'on lui infligeait, il les regardait comme des grâces insignes et il remerciait avec sincérité ses directeurs des faveurs douloureuses qu'ils lui octroyaient. M. Lechassier et M. Brenier, fatigués, déposèrent les armes.

Cependant, à travers ces épreuves, bénies comme des grâces, Louis-Marie de Montfort continuait sa formation et ses études. Sans le savoir, ses directeurs, en lui interdisant la Sorbonne, l'éloignaient de la théologie des manuels et le jetaient dans une théologie plus vivante : il lisait Bérulle et s'imprégnait de sa dévotion au Christ ; il lisait Olier et se pénétrait de sa doctrine du dépouillement ; il lisait les Pères et remontait par eux à la source de la vérité ; il lisait M. Boudon, ce bon archidiacre d'Evreux dont les jansénistes avaient réussi à faire suspecter les livres ; il lisait avec ravissement ce traité du Saint Esclavage de la Mère de Dieu, qui donnait une forme précise et théologique à son instinctive tendresse pour Marie. Cet esclavage de la Mère de Dieu qui lui venait de Bérulle par Boudon, il s'en fera plus tard l'apôtre, après l'avoir pratiqué lui-même. C'est dès cette époque, qu'en signe de son service de chevalier, en signe de son esclavage d'amour, il prit l'habitude de porter à ses bras et ses jambes des chaînettes de fer dont le poids et la morsure lui étaient une joie....

Sur lui, l'opinion était partagée. Parmi ses maîtres et ses condisciples, les uns le regardaient comme un saint et, pour

s'édifier, allaient assister au catéchisme des pauvres qu'on lui avait confiés ; d'autres continuaient à le prendre pour un extravagant et allaient aux mêmes catéchismes pour s'amuser de ses pieuses saillies qui étaient parfois divertissantes.

Enfin, sept ans après son départ de Montfort, après une longue épreuve, en 1700, il fut ordonné prêtre. A quoi allait-il s'appliquer ? Il l'ignorait. Sa culture théologique était solide ; beaucoup moins au fait que les autres séminaristes des thèses scolastiques étudiées en Sorbonne, il savait mieux que les autres la Bible, les Pères et les auteurs spirituels ; sa science était plus vivante et plus pratique que la leur. Il avait scruté avec soin le problème de la grâce et il avait pris fermement position contre le jansénisme, dont il sentait autour de lui la force insidieuse et l'influence desséchante sur les âmes. Mais il ne rêvait pas d'un rôle intellectuel et n'était pas docteur, il laissait aux docteurs le soin d'enseigner. Il aurait voulu faire le catéchisme aux pauvres, évangéliser les humbles et communiquer à la foule son amour débordant du Christ Crucifié et de Marie, sa mère. Prêt à tout d'ailleurs, il attendait que la Providence lui fit signe.

« *Le Bienheureux Louis-Marie GRIGNION de MONTFORT.* »

Collection « *Pages catholiques* », Editions Albin MICHEL.

III. — LE PELERIN DE NOTRE-DAME

par

le R. P. B. M. MORINEAU s. m. m.

Chaque année, le séminaire de Saint-Sulpice déléguait deux de ses élèves les mieux notés pour le représenter à Notre-Dame de Chartres en souvenir de la reconnaissance dont son fondateur, M. Olier, se disait redevable à Notre-Dame de Sous-Terre.

Cette année-là, sans doute l'année de son sous-diaconat, l'abbé Grignon fut l'heureux élu, avec un abbé Bardou, son frère en piété mariale.

Dans un rapport au congrès marial de Chartres en 1927, le Révérend Père B.-M. Morineau, s.m.m. — à qui nous devons plusieurs œuvres mariales et monfortaines : LA SAINTE VIERGE MARIE, LE CHANT DE L'ÂME AVEC MARIE, VRAIE DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE ET L'ESPRIT CHRÉTIEN, etc... — a souligné la portée de ce pèlerinage à la veille de son sacerdoce. Elle ne semble pas exagérée : le séminariste s'était adonné spécialement aux études de marialogie, déjà le hantait le projet de sa COMPAGNIE DE MARIE, pour laquelle il députerait la veille de sa mort trente-trois pénitents blancs de Saint-Pompain à Notre-Dame des Ardilliers, en lui s'ébauchait sa conception personnelle de l'esclavage de Jésus en Marie qui avait imprégné sa formation à Saint-Sulpice.

Et, dans cette image du pèlerin de Notre-Dame de Chartres, nous avons celle aussi du pèlerin de tant de sanctuaires de Notre-Dame qu'il avait été et qu'il resterait au cours de sa vie, des sanctuaires rennais, de Notre-Dame de Paris, de Notre-Dame des Ardilliers.

*
**

C'était un heureux temps que celui où l'on faisait ses pèlerinages à pied, sans hâte ni agitation, dans la prière et le recueillement ; la route et la station révélaient alors le fond de l'âme,

on pouvait y saisir tout le mouvement d'une vie. Ce temps est passé, hélas ! Nos jours encombrés ne nous permettent guère d'y revenir. Un Péguy pourra s'y risquer et quelques autres de-ci, de-là, à qui sera donnée cette bénie expérience. Au ^{xvii}^e siècle il était encore commun de faire ses pèlerinages à pied, et singulièrement de venir à pied à Chartres, en s'entretenant avec Notre-Dame, comme en témoigne la *Vie de M. Olier*. Non seulement le fondateur de Saint-Sulpice y vint lui-même, mais il voulut aussi que chaque année deux élèves de son Séminaire fussent délégués pour s'y rendre au nom de la maison porter ses hommages à Celle qui en était la Reine très-aimée.

C'est ainsi que le Bienheureux Grignon de Montfort, à cause de son extraordinaire piété envers Marie, fut choisi pour représenter le Séminaire de Saint-Sulpice, et aller à Chartres.

Sur ce pèlerinage qui eut lieu à l'été de 1699, nous avons le très grand avantage d'avoir le récit de son contemporain, M. le chanoine Blain, qui l'avait évidemment recueilli des lèvres de son compagnon de route, M. Bardou, et peut-être aussi du Bienheureux qui était très confiant en son ami. On peut dire que nous y trouvons tout Montfort : *théologien, missionnaire et mystique*, car ce pèlerinage est un *moment* dans cette vie dont le mouvement se déploie d'une manière si harmonieuse...

Ce qui caractérise le *théologien* dans le Bienheureux de Montfort, c'est la place que tient Marie dans ses pensées d'étudiant à la réflexion si mûrie.

Ce séminariste dont nous savons l'égale application à l'étude et à l'oraison, est de l'école si *Christocentrique* de Bérulle et d'Olier.

Comme eux il groupera toute la doctrine autour du Verbe Incarné « qui renouvelle toutes choses », — mais qui est introduit dans le créé par le libre consentement de Marie, laquelle devient, par là même, en même temps que Mère de Dieu, mère des âmes et reine des cœurs, reine de la création.

Or, cette vue de l'esprit, dans la foi, cette vue de son esprit n'avait pas de peine à s'harmoniser avec son expérience religieuse, car depuis toujours, depuis Rennes surtout et sa vie d'étudiant, tout lui était venu par Marie ; la mère des âmes lui avait apporté les grâces spirituelles les plus hautes, et voici qu'aujourd'hui cette vue de son esprit et cette expérience de toute sa vie s'harmonisaient pleinement avec cette *Cathédrale*, née d'une pensée théologique qui était celle-là même dont se nourrissait son intelligence et que respirait son cœur.

Avait-il étudié les vieux théologiens chartrains ? Il ne faut pas se hâter de dire : non, car bibliothécaire de Saint-Sulpice, il lisait beaucoup, et, quand il s'agissait de mieux connaître Marie, son esprit était toujours en éveil. Or, la vénérable école de Chartres, depuis Fulbert avait si bien regardé vers Marie ! Et précisément je trouve, dans le vieux cahier manuscrit qui garde ses notes d'étudiant, qu'il transcrivit une page de Guillaume de Paris lequel fut, au ^{xiii}^e siècle, écolâtre de Chartres.

Il y avait une heureuse et double harmonie de son esprit et de la cathédrale... Sa pensée et son cœur devaient donc courir à cette théologie, cette marialogie sculptée, à cette somme de pierres et de verrières qui vibraient dans la lumière de Beauce et renvoyait le Trésor des âmes et des générations d'âmes. « Il alla à Notre-Dame de Chartres comme au jardin de l'Eden » dit M. Blain.

Mais pour lui, il était, à cette heure, l'homme qui fait l'étape pour s'élancer dans une carrière nettement aperçue. Dans un sanctuaire de Notre-Dame, à Rennes, il lui avait révélé quelle serait sa mission. Marie lui avait signifié qu'il aurait un *apostolat* à remplir auprès des âmes. Il devrait courir après elles, comme le Sauveur, et leur rappeler le sens de leur destinée qui est de se confier à l'infinie Bonté. Tâche lourde, mais où Marie l'aiderait à porter aux esprits la révélation de la divine Sagesse.

Il est à ce point pris par cette idée, que la route de Paris à Chartres, on était au temps de la moisson, est un essai d'évangélisation : Marie et les âmes occupent toutes ses pensées. Vu le compagnon qu'on lui avait donné, dit M. Blain « M. Grignon n'eut point sujet avec lui de borner sa dévotion ou de la gêner par prudence ou par complaisance. En liberté de suivre les mouvements de son zèle, il s'y abandonnait dans les vastes campagnes de la Beauce, et se déroba à son compagnon pour aller ci et là chemin faisant, catéchiser ou parler de Dieu aux laboureurs ou aux pauvres gens qu'il voyait près ou loin, et revenait à grands pas, comme il était allé, rejoindre son confrère qui se contentait de s'en édifier, sans oser entreprendre de l'imiter ».

Son esprit est hanté par le rêve d'une équipe de missionnaires qui parcourraient le monde, sous le signe de Marie. Quand il mourra, on trouvera dans ses papiers une prière ardente qu'il avait composée pour demander cette petite compagnie. Or, il est à la veille de voir son rêve apostolique et sacerdotal se réaliser. Que pourrait-il demander, sinon ce qui lui tient au

cœur, dans ce sanctuaire qui fut, par la grâce de Marie, une source de bénédictions pour le royaume ? N'est-ce pas là que naguère encore M. Vincent, M. Bourdoise, M. Boudon, M. Olier, pour ne citer que les plus récents, étaient venus prier et confier à Marie leurs désirs et leur zèle ? Pouvait-il faire mieux que les imiter ?

Toutefois, il y a en Grignon de Montfort plus qu'un docteur, dont la connaissance serait stérile, plus qu'un orateur, dont le vent emporterait les éloquentes paroles, tout chez lui s'achève et se transforme en amour. C'est un *mystique*.

Mystique lui-même, et vivant d'une vie spirituelle très haute, il est encore de ces maîtres qui éveillent à la vie contemplative. Et cela précisément parce que sa spiritualité, qui livre à Marie, ôte tout ce qui, en nous, ferait opposition à l'action du Saint-Esprit. Comme il dira plus tard : « Quand le Saint-Esprit trouve Marie dans une âme, il y vole. »

Sur la route de Paris à Chartres, il unissait les *Ave Maria* innombrables, car il a le goût et le culte de l'*Ave Maria*, aux paroles apostoliques jetées aux paysans.

Devant la Cathédrale, il est hors de lui. En y arrivant le soir, il croyait entrer « au jardin de l'Eden ». Ce lieu fut, en effet, pour lui, un Paradis terrestre où il reçut de grandes grâces. Mais laissons parler M. Blain : « Arrivé à Chartres, il alla à la hâte se jeter aux pieds de l'image de la Sainte-Vierge qu'on y honore dans la chapelle souterraine, avec la tendresse et la dévotion la plus sensible. Là, aux pieds de sa bonne Mère, son cœur était content, et il pouvait dire avec Saint-Pierre : Oh ! qu'il fait bon ici : *Bonum est nos hic esse*. Les moments lui étaient courts, il y demeurait avec le plus grand plaisir, et en sortait avec regret... »

Il aurait voulu passer la nuit dans le « célèbre oratoire de la Sainte-Vierge » trouvant que c'était « le lieu propre pour le délasser ». Le lendemain, « il y retourne au plus tôt ». Écoutez encore M. Blain : « Il y communia avec ferveur et une piété que la grâce du lieu semblait mettre à son comble, et y persévéra en oraison six ou huit heures de suite, c'est-à-dire depuis le matin jusqu'à midi, à genoux, immobile et comme ravi. » Il faudra venir le tirer de ce « doux repos en Dieu et de ses entretiens avec la Sainte-Vierge » ; et, le repas achevé, il reviendra les reprendre jusqu'au soir avec la même dévotion.

Le voilà donc perdu dans une de ces extases d'amour que

Marie promet à ses fidèles dévots. Il est inutile d'insister pour faire remarquer que cette oraison sort de l'ordinaire.

M. Bardou en faisait l'observation.

Le Bienheureux Grignon de Montfort expérimente donc, une fois de plus, à quel point Marie fait trouver Jésus, quelle grâce elle possède pour réaliser dans la communion des intimités divines vraiment ineffables.

Aussi quand il reprendra le chemin de Saint-Sulpice, cette dévotion à Marie, ce goût de *l'esclavage d'amour* qu'il avait déjà si bien ancré dans l'âme, aura encore grandi...

Ensuite le ministère apostolique le prit si bien qu'il ne put ramener ses pas vers le sanctuaire vénéré, où il avait versé l'amour de son âme pour cette Mère et Maîtresse divine dont il se glorifiait d'être *l'esclave*.

Mais de ce pèlerinage de 1699 il avait emporté tant de bénédictions, que je puis dire que Notre-Dame de Chartres ne fut pas étrangère à la vie féconde du grand missionnaire ; et quand, de son cœur, jaillira ce traité qui est encore un chant spirituel : *le Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte-Vierge*, nous y retrouverons toute la vibration de la Cathédrale où il avait vécu les heures infiniment douces et profondes de sa mystique oraison...

« FETES MARIALES, Chartres, 31 mai - 6 juin 1927. »

Maison des ŒUVRES DIOCÉSAINES, 5, rue des Lisses, Chartres 1927, p. 302-310.

IV. — LE BAISER AU LEPREUX

par

René BAZIN

de l'Académie française

Au lendemain de son ordination et durant les cinq premières années de son sacerdoce (fin 1700 - début 1706), le jeune prêtre semble à la recherche de son avenir. Sa vie se passe en un va-et-vient entre Nantes, Poitiers, Paris. Il est alternativement ou à la fois, missionnaire, aumônier d'hôpital, initiateur de groupes d'étudiants, directeur de consciences, en congé, réformateur de monastère.

Indécision ? non ! disponibilité aux indications de la Providence. Ses trois attrait profonds : les âmes, les pauvres, la solitude, y trouvent leur compte. Pendant cette période ses « princes » les pauvres sont les plus favorisés. Il partage leur sort, il est à leur service... et jusqu'au baiser au lépreux. A deux reprises, aumônier, puis directeur de l'hôpital de Poitiers, il se fait la main. Alors qu'il n'a que trente ans il jette déjà les bases d'une des congrégations hospitalières les plus florissantes de l'avenir. Il a rencontré Marie-Louise Trichet, une âme à sa taille qu'il enfouit comme pierre d'attente et pierre d'assise
DES FILLES DE LA SAGESSE.

René Bazin a situé plus d'un de ces romans aux pays évangélisés par le Père de Montfort. Il devait être sollicité par son souvenir toujours vivant dans les Mauges. Il lui a donné place dans sa galerie des FILS DE L'EGLISE, malheureusement inachevée dont est détaché ce portrait de Montfort, aumônier d'hôpital.

M. de Montfort, peu après la mission prêchée aux paysans du Pellerin, obtint de l'évêque de Poitiers, auquel il avait été

recommandé, la permission de se dévouer aux pauvres de l'hôpital général de cette ville. Il fit, à pied bien entendu, le chemin de Nantes à Poitiers, en passant par Notre-Dame des Ardilliers, et lorsqu'il fut arrivé au terme du voyage, en attendant que les administrateurs de l'hôpital eussent admis au pain et au logement le nouvel aumônier, il se mit à parcourir les places et les carrefours, et à interpeller les mendiants et les infirmes. Les pauvres le suivaient ; des gens de qualité se mêlaient aux pauvres. M. de Montfort entraînait tout ce monde vers la chapelle de Saint-Nicolas ; mais, comme la chapelle était trop petite, ce fut sous les Halles qu'il prêcha. Toute la ville fut remuée. Le mauvais et le médiocre du peuple s'accordaient pour dire : « Il est fou. » En effet, c'était bien la folie magnifique de l'amour des hommes, la même qui fit descendre du ciel Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En cette ville de Poitiers, M. de Montfort convertit beaucoup de ceux qui l'entendent ou qui le voient. Il tâche de réglementer la tâche des infirmières, qui se querellaient souvent, au dommage des malades. Il rassemble quelques infirmes pieuses, leur donne une règle commune et une chambre de retraite qu'il appelle « la Sagesse ». Afin d'être le serviteur qui ne choisit pas les maux à soigner, il dompte ses dernières répugnances pour la misère, la maladie et la mort. Un pauvre, couvert d'ulcères, l'implore dans la rue. M. de Montfort ne peut réussir à le faire admettre parmi les malades ordinaires, car les médecins craignent la peste. Mais il obtient de le transporter dans un réduit éloigné des salles communes. Il l'y soigne, il passe des heures avec lui. Pourtant, à la vue et à l'odeur de ces vêtements et de cette chair, il se sent défaillir. « Un matin, que le spectacle est plus repoussant qu'à l'ordinaire, il s'approche du paria, exprime dans un plat le pus qui coule de ses ulcères et l'avale d'un trait.

« C'était, renouvelé après cinq siècles, le geste sublime de sainte Elisabeth de Hongrie. Voilà qui est parfaitement contraire aux « règles ordinaires » ; mais l'auteur de tels actes pouvait s'écrier avec l'apôtre : « Qui donc maintenant me séparera de la charité du Christ ? » La nature était vaincue à jamais. Il était libre. »

Ceux qui entreprennent de réformer le monde et de ressembler au Christ, dès qu'ils deviennent pressants et d'un exemple trop vif, voient le mal se soulever contre eux, et les tièdes laisser faire, ou même applaudir. Tout cela crie et cabale contre M. de

Montfort. Il a de mortelles ennemies parmi les infirmières. Ce n'est pas sans dépit ni sans gêne qu'elles voient près d'elles, chaque jour, ces quelques filles infirmes, groupées par l'aumônier, qui se lèvent à 4 heures du matin, font oraison, récitent chaque jour le rosaire, et gardent le silence en travaillant de tout leur cœur. Elles trouvent le voisinage importun. La ville aussi s'émeut, tout le beau monde est en rumeur, parce que la fille d'un procureur au présidial de Poitiers, Mlle Trichet, jeune fille accomplie, aimée, fêtée, vient d'entrer au service des malades, dans l'hôpital de M. de Montfort. Mlle Trichet ne se laisse pas troubler. Elle a plus de fermeté d'esprit que ses amies n'ont d'apitoiements ou d'ironie. Elle méritera d'être, un jour, la première supérieure de la congrégation de la Sagesse. Pour l'heure, elle en est la première novice. Mais, quand elle a pris l'habit, le 2 février 1703, et qu'elle sort dans les rues, avec sa robe de grosse laine grise plissée à la ceinture, et sa cornette de lin blanc, on ne peut souffrir que cette élégante personne n'ait pas reçu au moins un costume plus seyant. La mode est indignée du goût de M. de Montfort, et comme celui-ci, passant sur la rive du Clain, où des lavandières battaient leur linge, s'avise de donner trois coups de sa discipline à un garnement qui se baignait tout près de là, sans costume, toute la canaille de la ville demande l'éloignement de ce moraliste énergique. Les mauvais prêtres jansénistes en font autant, et le nouvel évêque de Poitiers, un moment trompé par eux, interdit à M. de Montfort de célébrer la messe. Cette défense fut très promptement rapportée par l'évêque, mieux informé ; mais M. de Montfort crut devoir s'éloigner...

Sortant de l'hôpital général de Poitiers, il passa d'abord cinq mois à évangéliser et consoler le peuple affluant et passant dans l'hôpital général de la Salpêtrière, fondé à Paris par Louis XIV, à la demande de Saint Vincent de Paul, peuple véritable, hôtes mêlés et de qui les maux ne se ressemblaient guère, malades, vieillards, orphelins, vagabonds, réunis là au nombre de cinq mille. On le vit si empressé, d'un dévouement si prompt et si joyeux, qu'il déplut là aussi à plusieurs, non des pauvres, mais de ceux qui en étaient chargés. Après cinq mois, il dut se retirer, n'ayant ni charge, ni argent, dans un réduit misérable de la rue du Pot-de-Fer, où il vécut dans la prière et la joie spirituelle. Ses relations d'autrefois l'abandonnaient. On ne se souciait guère d'avoir connu ce petit prêtre de province, qui n'avait nul avenir. Il écrivait : « Les hommes et les diables me font, dans

cette ville, une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison ? Que ces dons sont précieux ! Que ces mets sont délicats ! » Un seul ami l'accueillait et lui montrait le ciel au bout de la misère : c'était son ancien professeur et directeur au collège de Rennes, le Père Philippe Descartes, jésuite, neveu du philosophe...

Et alors il reçut une lettre des pauvres de Poitiers, qui le réclamaient. Ne sachant pas l'adresse de leur ami, ils avaient fait parvenir cette lettre au supérieur de Saint-Sulpice. Ils disaient : « Monsieur, nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement par le plus grand amour de la gloire de Dieu, nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, Monsieur Grignion. » Déjà l'évêque, celui-là qui avait été trompé au début, avait demandé au missionnaire de revenir à Poitiers. M. de Montfort céda, et il quitta sa retraite.

Nous avons un témoignage très assuré de la vie que menait M. de Montfort, nommé, cette fois, directeur de l'hôpital général. C'est celui d'un prêtre poitevin, M. Dubois, qui remplissait les fonctions de sous-directeur, et voyait donc l'ami des pauvres à chaque heure du jour : « Les travaux de M. Grignion, dit-il, étaient si pénibles à la fois pour son âme et pour son corps, ses exercices de piété si continuels et ses mortifications si ininterrompues, que j'ai toujours regardé comme une sorte de miracle qu'il ait pu faire tout cela sans mourir mille fois... L'oraison mentale, l'office divin, la célébration des saints mystères, les exercices du confessionnal, la prédication, les catéchismes, la visite des malades ou des pécheurs, le chant des cantiques spirituels, l'occupaient continuellement et incessamment. Malgré des travaux si pénibles, il jeûnait sévèrement et exactement trois fois par semaine, mercredi, vendredi et samedi, le premier jour jusqu'au soir, et son unique repas était alors un potage maigre, avec deux œufs et un peu de fromage. Toujours il était chargé de chaînes de fer autour du corps et des bras, si étroitement, qu'à peine pouvait-il se courber, et meurtri par des macérations sanglantes et fréquentes. Il couchait sur un peu de paille, et fort mal couvert... A tous nos repas du soir et du matin, il faisait ordinairement mettre à notre table un pauvre, à qui il donnait à boire dans son verre, et ordinairement ce pauvre, dont il buvait le reste, était ou écronellé ou atteint de quelque autre mal dangereux et capable de causer de l'horreur. Cependant, il n'en a jamais été incommodé. M. Grignion avait un don parti-

culier pour adoucir les pauvres souvent irrités par les rigueurs d'un hôpital, et, quand il trouvait de la résistance, ou que la correction aigrissait leurs mauvaises dispositions, il se mettait à genoux, fût-ce dans la boue, tête nue, en leur protestant qu'il ne se lèverait point qu'il ne les vît tranquilles ; aussitôt ils se mettaient eux-mêmes à genoux, et demandaient pardon. Et quand, dans toutes ces rencontres et autres semblables, il essayait quelque outrage piquant jusqu'au vif, comme il lui arrivait presque tous les jours, il avait coutume de dire que c'était là son gain personnel et la récompense de sa bonne intention. »

Cette vie mortifiée, cette charité tendre aurait dû lui concilier tous les cœurs. Mais les inimitiés passées n'étaient point apaisées. Les saints étaient importuns autant que nécessaires à ce XVIII^e siècle pénétré de sensualisme, déjà révolté secrètement contre le commandement et par suite contre l'exemple. M. de Montfort vit bientôt que son autorité devenait vaine pour le bien, à cause de l'opposition grandissante qui lui était faite par les gouvernantes de l'hôpital. Avant d'abandonner ses fonctions, il eut cette attention humble et délicate : lui, le directeur de la maison, le futur fondateur de la communauté de la Sagesse, il demanda conseil à la petite novice qu'il avait déterminée à venir servir les pauvres de l'hôpital, et Mlle Trichet, devenue Marie-Louise de Jésus, lui répondit : « Mon Père, il vaut mieux que vous sortiez de l'hôpital. »

« FILS DE L'EGLISE »

MAME, TOURS et J. de GIGORD, Paris, 9^e édition, pp. 208-218.